

vous êtes étendu sur votre couchette, vos yeux étaient ouverts et cependant vous ne vous aperceviez pas de ma présence. Je braquai sur votre visage le jet de ma lampe électrique de poche et par un tressaillement n'agit vos paupières. Je notai alors une roideur cataleptique dans vos bras et vos jambes. Je me penchai et auscultai votre cœur : les battements étaient un peu ralentis, un peu au-dessous de votre normale. Votre respiration régulière, comme celle d'un homme endormi d'un sommeil très naturel... Et vous n'avez aucune mémoire de tout cela — pas le moindre souvenir, pas la plus légère traînée de conscience ?

— Absolument pas. Je n'ai que l'impression d'avoir très, très bien dormi.

— Avez-vous eu d'autres crises de somnambulisme ?

— Pas que je sache.

— Avez-vous éprouvé dernièrement une commotion assez forte pour déterminer un choc nerveux... Pas d'idée fixe ou d'obsession ?

J'hésite à répondre.

— Parlez. Aidez-moi. Nous sommes dans un domaine si obscur. Aucune indication n'est à négliger. Voyons... Concentrez toute votre attention... Vous êtes un « sujet » de premier ordre, savez-vous !

Le « sujet » a parlé à son tour.

★★

Cet aide-cuisinier chinois n'était pas, paraît-il, dans une situation régulière à bord et ne figurait même pas sur les rôles. Quelque coupable complicité l'avait introduite pendant l'escale.

On a fouillé son paquetage. On a trouvé des dollars en or, un rasoir taché d'une rouille suspecte et enfin un billet d'entrepont au nom de Tich.

L'homme n'a pas avoué, mais un des coolies rapatriés l'a reconnu, pour avoir travaillé cinq ans avec Tich et lui à la mine de bitume.

Il est aux fers.

★★

... C'est fait. A Colon, on a passé le Chinois aux Américains qui le rendront à la police anglaise.

J'ai voulu voir le visage de cet homme. Est-ce un homme ou une bête de somme devenue une bête de proie ?

Sous la large main du policeman, le Céleste n'est qu'une chose molle et fripée, bonne pour

la cravate de chanvre à bref délai. Son visage est pareil aux deux cents de l'entrepont, pareil aux mille rencontrés sur mes routes. Mais quand il a passé devant moi, la chaînette d'acier aux poignets, l'éclair oblique de ses yeux m'a percé comme une flèche.

★★

... La *Mary Green* a repris sa route. Cette nuit, j'ai senti dans la brise d'ouest, l'odeur des prochaines Florides.

Et cette nuit, j'ai fumé, fumé bienheureusement. Mon esprit, délié de toute attache matérielle, se meut, libre, subtil, aérien, à travers les espaces étoilés. Pour ma pensée, le monde est transparent comme une sphère de cristal...

J'ai retrouvé la paix du Lotus.

Note. — Ces pages sont extraites d'un carnet, sans date ni signature, abandonné dans l'armoire d'une cabine.

Pour copie conforme :

LOUIS CHADOURNE.

NAPOLEON ET L'OPÉRA⁽¹⁾

(Suite)

Bonaparte revenait difficilement sur ses pas. C'est lui qui avait annulé le système des feux. Il temporisa donc, d'autant plus qu'il était tout à la préparation de l'Empire. Mais une fois nommé Empereur, Napoléon demeurera aussi bienveillant pour l'Opéra qu'il l'avait été pendant son Consulat. Arrêts et décrets vont se multiplier, témoignant du désir qu'il a de rendre au Théâtre des Arts, baptisé maintenant Académie Impériale de Musique, son ancien éclat et d'en faire la scène glorificatrice de ses exploits. Tout d'abord, le 1^{er} juin, des précautions minutieuses sont prises à l'Opéra pour la sûreté de l'Empereur. Bonet reçoit l'ordre de faire supprimer la communication qui existe entre le local de l'Administration et le salon qui conduit à la loge de Sa Majesté.

Le 13 juillet, Napoléon paraît dans sa loge à huit heures trois quarts, accueilli par les plus vifs applaudissements, dit un rapport de police. C'est la deuxième d'*Ossian ou les Bardes*, de Lesueur, qui a dédié son ouvrage en termes extraordinairement dythyrambiques au souve-

(1) V. le n° du 7 mai 1921.

rain. Flatté, l'Empereur tient à ce que le musicien reste à côté de lui jusqu'à la fin du spectacle.

Mais voici que les journaux se permettent de discuter les actes administratifs de l'Opéra. Colère de Napoléon qui donne l'ordre à Fouché « de faire défense aux journalistes d'insérer aucun article sur le régime intérieur de l'Académie de Musique, à moins qu'il n'ait été préalablement approuvé par l'autorité », c'est-à-dire par lui-même.

Enfin les feux sont rétablis. Ceux de M^{me} Gardel sont portés à 60 francs, et pour marquer en quelle estime il tient cette danseuse, l'Empereur lui accorde trois mois de congé en novembre, au plus fort de la saison, ce qui constitue une faveur rare.

En 1805, Napoléon veut que l'on donne *Athalie* sur son théâtre de Saint-Cloud, le dimanche 24 mars. Mais, à la Comédie-Française il y a pénurie de costumes. L'Empereur fait alors donner ordre à l'Opéra de prêter les costumes et accessoires nécessaires.

Au mois de mai, nouvel ordre de l'Empereur. Il exige que toute pièce nouvelle soit soumise à l'examen de la police avant la représentation. Cet ordre vise le jury littéraire qui manque de sévérité souvent envers le texte des auteurs.

Lorsque Napoléon veut réduire les dépenses de l'Opéra, cela fait un bruit considérable. Rapports du Premier Préfet, du directeur, des chefs de service. Les maîtres de danse sont nets : « Tout le monde sait, disent-ils, que l'Opéra a toujours été une source avantageuse pour le commerce de la France ; tous les étrangers abondent à Paris pour entendre notre orchestre, nos chœurs, pour voir la pompe du spectacle et nos ballets ; ils partent enthousiasmés de l'un et de l'autre et le compte qu'ils en rendent engage leurs compatriotes à faire le voyage pour jouir du même spectacle. Eh bien, si l'on ôte à l'orchestre ses moyens de supériorité, que l'on affaiblisse les chœurs et que l'on réduise les ballets, l'on porte un coup funeste aux vues politiques pour lesquelles on a toujours et de tout temps protégé l'Opéra ».

Devant les réprobations unanimes, l'Empereur laisse les choses en leur état.

Parmi les petits détails qui ont une signification précieuse, en voici un bien typique. Certain Riemer, Allemand qui avait habité Paris avant la Révolution, qui s'y était marié et était retourné dans son pays natal pour y exercer son métier de tailleur à la cour du prince d'Oettingen, écrit à l'Empereur, le 15 sep-

tembre 1805 pour se vanter d'avoir, au cours de l'invasion des Français en Souabe, rendu les plus grands services à nos soldats. Lors de l'échec essuyé par Jourdan en Franconie, lui, Riemer, s'était exposé pour sauver nos troupes débandées. Alors la haine de ses compatriotes l'avait contraint à s'exiler. Après avoir végété sept ans à Rome, il était revenu se fixer à Paris. Il supplie Sa Majesté de jeter sur lui un regard favorable et sollicite un emploi dans la maison du souverain ou dans celle de son auguste famille.

Napoléon ne s'arrête pas un instant à l'idée que cet homme fut traître à son pays ; il ne considère qu'une chose : Riemer a sauvé nombre de ses « braves » en danger. Et il l'a fait entrer, comme tailleur, au Magasin d'habillement de l'Opéra.

Le 19 octobre (Napoléon est à Elchingen), le Préfet du Palais lui écrit : « Sire, je sou mets à l'approbation de Sa Majesté l'état approximatif de la dépense que doit occasionner la mise au théâtre du ballet de *l'Amour à Cythère*, montant à 5.530 francs. Le peu de temps que demande sa mise et la certitude d'obtenir par la première représentation le remboursement de tous les frais, m'ont engagé à accueillir cet ouvrage qui a été jugé favorablement par le jury et paraît susceptible d'obtenir des succès ».

J'ignore la réponse que fit Napoléon, mais j'ai lieu de supposer qu'il dût se montrer mécontent plus tard, car ce ballet, créé le 29 octobre, n'eut aucun succès et ne fut donné que dix fois.

Voilà que de nouveaux *Chants guerriers* abondent. Un colonel Grobert, auteur d'une ode : *Napoléon au Danube*, envoie le sien mis en musique par Grétry. Il est repoussé comme tous les autres, car, pour le retour de l'Empereur, Fouché a commandé de son propre chef un Intermède à ses amis Esmenard et Steibelt, c'est donc leur *Austerlitz ou la Fête de la Victoire* qui sera donné le 4 février suivant.

Le 10 janvier 1806, une querelle éclate entre Victoire Saulnier et M^{me} Clotilde à propos du droit de danser quatre fois un pas de *Dardanus*. Napoléon informé (il est à Munich), donne ordre à Luçay « d'éclaircir cette affaire ». Il n'entend pas que le désordre continue. Mais, à l'Opéra, ce sont des tiraillements journaliers entre la direction et les artistes. Bonet de Treiches n'a aucune tendresse pour l'Empereur ; il s'ingénie même souvent à contrecarrer ce qui pourrait lui plaire. Ainsi Duport, visi-

blement protégé par le souverain, avait songé lui aussi, à fêter le retour du vainqueur d'Austerlitz. Le 27 janvier, Bonet écrit au Préfet du Palais : « Je viens d'être informé que le pas que M. Duport se propose d'ajouter à son ballet d'Acis n'est autre chose qu'une allusion très directe au retour de Sa Majesté l'Empereur. M. Duport s'était permis de commander soixante comparses pour accompagner Mars qui arrive sur le char de triomphe d'*Alceste* environné du peuple portant des palmes. Le dieu est solennellement couronné. Je n'ai pas cru devoir, M. le Premier Préfet, permettre la représentation de l'ouvrage, sans avoir pris de nouveau vos ordres et j'ai demandé sur le champ à M. Duport un narré détaillé de ce pas que j'aurai l'honneur de vous adresser ». Le pas du jeune chorégraphe ne fut pas autorisé finalement.

L'Empereur ayant décrété que, dorénavant, il y aurait quatre représentations par semaine, que dans les temps d'affluence il y en aurait cinq et que l'on donnerait huit nouveautés par an, Bonet déclara que pour le premier cas on se verra forcé de donner plusieurs fois de suite le même spectacle et qu'en ce qui concerne les huit nouveautés, cela ne sera possible qu'autant que l'on montera surtout de petits ouvrages. D'ailleurs, on ne parvint jamais à réaliser ce programme.

En août (la campagne de Prusse est en préparation), Napoléon tient à offrir du divertissement au peuple. « Faites connaître à l'Académie Impériale de Musique, fait-il écrire par le Ministre Champy à de Luçay, que pour satisfaire aux intentions de S. M. l'Empereur et Roi, elle doit donner une représentation gratuite le jeudi 14. Il sera aussi nécessaire qu'elle fasse illuminer la façade extérieure du théâtre dans la soirée du 15 ».

Le 10 décembre (Napoléon est à Posen), de Luçay informe l'Empereur que le non paiement des représentations gratuites, des fêtes du Palais, des 6.200 francs réduits sur la subvention annuelle, etc., crée une situation inextricable. « Le retard dans ces rentrées occasionne déjà de très grands embarras dans le service, ils se sont accrus depuis par la faiblesse des recettes, résultat nécessaire des circonstances de la guerre, de l'éloignement de la Cour et de la stagnation du commerce... Si cet état de choses se prolongeait, l'Administration serait peut-être forcée de suspendre son service. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien m'accorder un secours extraordinaire

que les besoins ne permettent plus d'ajourner sans les plus grands inconvénients ».

De Pologne, l'Empereur transmet des ordres en conséquence. Fouché qui tranche toujours de haut lorsque Napoléon est absent, écrit le 27 janvier 1807 à de Luçay : « L'Intermède de l'*Inauguration du Temple de la Victoire*, Monsieur, ne contenant rien qui soit contraire au maintien de l'ordre, je viens d'en permettre la représentation sur le théâtre de l'Académie Impériale de Musique. Mais j'ai dû témoigner mon mécontentement à M. le Directeur qui, en contravention formelle de l'article 14 du décret impérial du 8 juin dernier, s'est permis de le faire annoncer et afficher sans mon autorisation. Je vous prie de tenir la main aux ordres de Sa Majesté et j'ai l'honneur de vous prévenir que j'empêcherai, à l'avenir, toute représentation qui aurait été affichée avant que je l'eusse autorisée d'une manière positive ». Cette lettre était un blâme pour le Premier Préfet responsable de l'Opéra. Aussi, de Luçay réplique assez finement : « J'ai l'honneur de remercier Votre Excellence de l'avis qu'elle a bien voulu me donner et de l'informer que j'ai pris des mesures pour éviter de semblables reproches ».

Rentré à Paris au mois d'août 1807, Napoléon, ayant appris par des rapports de police qu'il est l'objet d'insinuations perfides sur plusieurs scènes de la capitale, fait fermer dix-sept théâtres et n'en tolère plus que huit, strictement surveillés. Puis il décrète, espérant endiguer ainsi les exigences des artistes de l'Opéra que, dans les départements, ceux du Midi particulièrement, seront recrutés « des jeunes gens des deux sexes doués des plus belles dispositions pour le chant et la déclamation lyrique ».

En ce même mois, Gardel, le maître de ballet, qui remplit assez volontiers le rôle « d'agent secret », dénonce « aux autorités » les abus qui existent à l'Académie de Musique. « Quelle nécessité, dit-il, à ce qu'il y ait quatre maîtres de chant lorsque deux chefs de ballet suffisent ?... Le répertoire de l'Opéra, richesse que l'on peut considérer comme une mine à exploiter, est négligé. Les spectacles représentés ne sont pas soignés. Qu'un artiste joue bien, joue mal, souvent ou rarement, personne ne le loue ni le blâme... Les danseurs qui, d'après le nouveau système, n'ont pas de feux, se croient en droit de n'avoir point de zèle. Le remède à tous ces abus se trouvera dans une nouvelle organisation et dans de bons règlements, bien justes et maintenus avec fermeté.

Pour qu'un Etablissement tel que celui de l'Opéra prospère, il faut que l'harmonie règne dans toutes ses parties. Il faut que le Chant, la Danse et l'Orchestre ne fassent qu'un ; il faut que l'intrigue, la haine, la jalousie et l'égoïsme cessent ».

C'était la condamnation du Préfet du Palais et du Directeur Bonet.

Par un nouveau décret, daté de Fontainebleau (27 octobre), Napoléon nommait de Rémusat, premier Chambellan, Surintendant des Spectacles ; Picard, membre de l'Institut, devenait Directeur de l'Académie Impériale de Musique, et Despréaux, Inspecteur de l'Opéra. Ceci fait, l'Empereur partait pour l'Italie. A son retour, il assiste, le 5 janvier 1808, à une représentation de *Vestale*, mais jusqu'au 28 octobre il ne paraîtra plus à l'Opéra, car il est presque constamment absent. Voyage dans l'Ouest, dans le Midi, séjours à Bayonne et à Erfurt, expédition en Espagne. Rien donc à signaler, si ce n'est une chose assez curieuse et dont personne n'a parlé. Il s'agit de la « confection » d'un opéra par le général Lassel qui commande le 4^e régiment des vétérans. Le 26 novembre 1808, le général prévenait Picard qu'il avait fait à son ouvrage : *Vishnou*, les changements réclamés par le jury. On lui conseilla de solliciter une seconde lecture, puis on ne parle plus de cette affaire qui fait sourire les gens de métier.

Le 27 janvier 1809, un rapport de police dit que Sa Majesté est arrivée à l'Opéra à huit heures et demie et qu'Elle en est partie à dix heures vingt-cinq avant la fin du ballet *Alexandre chez Apelles*. Napoléon détestait les demi-salles ; or, ce jour-là, il devait y avoir peu de monde, puisque la recette ne fut que de 3.066 francs.

Après la campagne d'Autriche, le 14 novembre, Napoléon emmène les rois de Saxe et de Westphalie à l'Opéra, pour la première de *Fernand Cortez* de Spontini. Soirée superbe. Public énorme. Recette 9.234 francs.

Le 30 novembre, après le dîner, l'Empereur annonce à Joséphine sa ferme volonté de divorcer. Débarrassé d'un aveu qui lui était pénible, il retourne aux choses de l'Opéra et le 8 décembre il dit à Rémusat qu'il voudrait que l'on donnât *Psyché* ou *Pâris* avec *Orphée* le surlendemain. Le surintendant déclare la chose impossible, mais Picard, consulté, se fait fort de donner *Psyché*. En effet, le 10, ce ballet accompagne *Orphée*. Aucun historien n'a signalé la présence de l'Empereur à ce spec-

tacle. Or, des pièces d'archives prouvent qu'il y alla et la recette de 5.972 francs, suffirait, seule, à le démontrer.

Le dimanche 24 décembre, Rémusat écrit à Picard : « Je vous ai déjà écrit que j'avais annoncé pour mardi la première représentation de la *Fête de Mars* ; aujourd'hui il y a plus cette première représentation entre dans les projets de Sa Majesté qui doit avoir tous les souverains à dîner et qui arrivera après à l'Opéra... Ne prenez pas ce que je vous dis ici comme un prétexte pour faire hâter, c'est une vérité, et vous manquerez à ce que vous devez à l'Empereur si vous ne remplissiez ses intentions à cet égard ». Le nouveau ballet fut bien créé le mardi 26 décembre en présence de Napoléon.

Jusqu'à son mariage avec Marie-Louise (1^{er} avril 1810), l'Empereur néglige l'Opéra, mais après son voyage dans le Nord, il tient à conduire souvent la nouvelle Impératrice à Son Académie de Musique, pour lui faire partager l'accueil d'un public plus enthousiaste que jamais. La première fois, ce fut le 12 juin, pour *Persée et Andromède* et le *Devin du Village*. On ne commença qu'à huit heures et demie, après l'arrivée de Leurs Majestés. L'assemblée était une des plus nombreuses qu'on ait vues, ainsi que l'atteste la recette de 8.885 francs.

Le 23 juillet, Rémusat prévient Picard que « l'intention de Sa Majesté est que nous fassions donner en représentations extraordinaires tous les ouvrages mentionnés honorablement par le jury établi pour les prix décennaux. Sa Majesté assistera probablement à ces représentations. Nous n'aurons à donner à l'Opéra que la *Vestale*, *Sémiramis* et *Trajan*... Il faudra que M^{me} Branchu chante dans la *Vestale*. Quant à *Trajan*, il vous faudra prévenir les Franconi qui sont sur le point de partir ». (Les Franconi fournissaient des chevaux bien dociles).

Ce fut donc « par ordre » que l'on donna *Trajan* le 31 juillet. Leurs Majestés arrivèrent après le second acte et l'on recommença la marche triomphale.

Le 23 septembre, par ordre encore, on crée les *Bayadères*, de Catel. La recette est magnifique : 7.386 francs. L'Empereur et l'Impératrice assistent au spectacle.

Le 30 novembre, les Souverains entendent *Alceste* et voient *La Dansomanie*. Ces deux ouvrages avaient été désignés par Napoléon, le premier parce qu'il était de Gluck et le second

parce qu'il était une satire amusante. Le grand attrait de cette soirée fut une Cantate d'Esme-nard, musique de Méhul, parce qu'elle annonçait l'héritier promis au trône.

Le 5 décembre, Napoléon annonce son intention d'aller à l'Opéra tous les vendredis. Il recommande que « le spectacle du dimanche destiné à une classe qui ne peut guère profiter de ce plaisir les autres jours de la semaine, soit aussi bon et aussi soigné que possible ».

Le 7 décembre, l'Empereur conduit Marie-Louise au spectacle d'*Aristippe* et de *Psyché* ; enfin le 28 décembre, Rémusat informe Picard que l'Empereur a l'intention d'aller le soir même entendre *Aristippe* et voir le *Jugement de Paris*. « Répandez le plus que vous pourrez la venue de l'Empereur, cela nous fera du monde. N'oubliez pas non plus de prévenir la police ». Malgré le bruit « répandu » — trop tardivement sans doute, — le public n'afflua guère : on n'encaissa que 3.867 francs.

L'année 1811, marquée par la naissance du roi de Rome, et par le voyage des souverains en Belgique et en Hollande, n'offre rien de bien intéressant touchant l'Opéra jusqu'en décembre. Le 4, Rémusat écrit à Picard : « Je vous préviens que l'Empereur qui voulait aller hier à l'Opéra et qui en a été détourné par un spectacle peu attrayant (*La caravane du Caire* et *Paul et Virginie*, 1.932 francs de recette) — compte y aller vendredi prochain. Je désire avec raison qu'on donne ce jour-là un des meilleurs ouvrages du répertoire et que les premiers sujets y paraissent. Je vous prie en conséquence de vouloir bien faire donner ce jour-là *Armide*. Il faut que M^{me} Branchu y chante ». La recette de 6.195 francs fut digne de la présence de Napoléon.

Un rapport de police inédit signale la présence de Leurs Majestés à la première des *Amazones* le 17 décembre. « Leurs Majestés sont entrées dans leur loge entre le premier et le deuxième acte à huit heures cinq. Les plus vifs applaudissements et les cris de Vive l'Empereur ! se sont fait entendre. A dix heures le spectacle était terminé et Leurs Majestés sont parties. Une circonstance a fait beaucoup rire l'Empereur et le public. Bertin (Jupiter) n'étant pas à son poste, son trône est descendu seul au milieu des nuages ». Bien qu'ayant ri, Napoléon fit punir sur-le-champ l'acteur qui s'était attardé dans sa loge.

Vers la fin de l'année, le général Lasalle, qui n'a point perdu patience, demande la mise en répétition de son *Vishnou*. Il n'obtient pas gain

de cause et, raillé sans doute par Napoléon qui doit le trouver ridicule sous l'aspect d'un librettiste, le général n'insiste plus.

L'année 1812 n'offre rien de bien caractéristique non plus, pour le sujet qui m'occupe. La guerre de Russie, impopulaire dès le début, désastreuse par la suite, a terni l'étoile du guerrier jusqu'alors redouté ! Avant d'entrer en campagne Napoléon, comme de coutume, avait tenu à faire ses adieux au public en paraissant à l'Opéra le 5 mai. Revenu de Moscou pour tâter l'opinion, il allait avec l'Impératrice entendre *Jérusalem délivrée*, de Persuis. Il put constater que son prestige était demeuré grand, malgré la tragique retraite qui lui avait coûté tant de vaillants soldats. L'accueil du public fut enthousiaste. Toutefois, l'avenir est gros d'orages. Cependant Napoléon ne se désintéresse pas de son théâtre préféré.

Le 3 mars 1813, étant à Trianon, il règle le budget de l'Académie de Musique pour l'année courante, décrète des modifications intérieures et fixe à 10.000 francs le maximum du traitement des sujets du chant. Sur un rapport confidentiel, il invite Picard à dire aux chefs de chant et maîtres de ballets « qu'il a été remarqué que les costumes sont quelquefois si transparents que l'œil le moins clairvoyant peut facilement distinguer les formes les plus cachées. Le théâtre admet bien des licences, mais il ne croit pas que l'on puisse en souffrir de ce genre. Donc, que les dames se voilent davantage, autrement beaucoup de personnes n'oseraient plus amener leur famille au Théâtre ». Et puis il veut que l'affiche ne porte que le nom des personnes qui tiennent un rang, c'est-à-dire les premiers sujets, les remplaçants et les doubles ainsi que les solos de l'orchestre.

Le 6 avril (il va partir le 15 pour la campagne de Saxe), il assiste avec Marie-Louise à la première des *Abencérages*. Le public venu très nombreux — la recette est de 9.235 francs — a voulu lui prouver sa confiance inébranlable. A son retour, il s'empresse d'aller prendre à l'Opéra des indications sur l'esprit de la foule.

Le 23 novembre, Leurs Majestés voient *Nina*, nouveau ballet. Jamais cris de Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! n'ont été aussi prolongés. « Leurs Majestés ont dû voir, dit un journal — officiel il est vrai — dans cette expression spontanée de tous les cœurs, une espèce d'adresse improvisée qui, comme toutes

celles qu'on apporte au pied du trône des diverses parties de l'Empire, prouve l'inaltérable fidélité et le dévouement sans bornes des Français à la personne et à la gloire de leurs souverains ».

Hélas ! c'est bientôt la lutte vaine contre les Alliés, c'est l'abdication de l'Empereur, c'est son départ pour l'île d'Elbe ! Cependant, tant il espère encore, que rentré triomphalement aux Tuileries le 20 mars 1815, Napoléon reprend le cours de ses travaux et de ses plaisirs. Spectacles à la Cour, concerts, présence à l'Opéra le 18 avril, et le 19 à la Comédie-Française.

Mais voici venir Waterloo. Cette fois, la chute est irrémédiable et va être suivie d'une agonie de six ans, sur une île lointaine.

Bien qu'il m'ait fallu faire abandon de nombreux documents, faute de place, je crois avoir démontré suffisamment que Napoléon fut vraiment le directeur occulte de notre grande scène lyrique, choisie par lui, pour être le magnifique instrument de sa prodigieuse popularité.

Martial TENÉO.

Bibliothécaire de l'Opéra.

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LES ÉLECTIONS ITALIENNES ET LA CRISE DU SOCIALISME

Les élections italiennes n'ont pas eu tout-à-fait les résultats que l'on avait annoncé, escompté ou craint. Devant les bruyantes et souvent triomphales manifestations du « fascisme » on s'était un peu trop empressé d'annoncer l'écrasement des socialistes. Née des déceptions de la paix et du mécontentement provoqué par une douloureuse crise économique sans parler de la néfaste politique de M. Nitti, la dernière chambre, selon l'expression de M. Orlando, « a eu dans son existence brève et turbulente le caractère d'une violente réaction contre la guerre victorieuse » : la Chambre qui vient d'être élue l'a été manifestement en réaction contre cette réaction. Nous assistons dans toute la péninsule à un magnifique réveil du sentiment national, réveil dont le « fascisme » fut la manifestation populaire et la constitution du « bloc national » l'expression politique et parlementaire. Le suc-

cès du bloc est incontestable mais il est loin d'être aussi complet qu'on l'avait annoncé ; ni les socialistes ni les catholiques du parti « populaire » ne sont écrasés. Les populaires ont montré plus de discipline et d'homogénéité que précédemment ; les socialistes, qui conservent plus de cent sièges, restent une grande puissance parlementaire d'autant plus qu'ils sont parvenus à écarter les éléments extrémistes qui les compromettaient.

Il en est toujours ainsi dans les pays qui ont une certaine éducation politique. Quand les partis sont organisés, ces vagues de fond qui, jadis, balayaient parfois toute une politique sont impossibles. Les manifestations bruyantes d'un parti jeune et violent peuvent tromper l'observateur, mais quand l'électeur se trouve devant l'urne il obéit à la discipline traditionnelle du groupe où il est encadré.

Cependant la demi-défaite des socialistes italiens est un symptôme intéressant parce qu'elle coïncide avec un recul analogue observé dans d'autres pays, notamment en Belgique où les dernières élections communales ont été pour le « parti ouvrier belge » une profonde déception parce qu'il comptait sur une victoire éclatante. Il n'a pas été écrasé lui non plus, mais, après son succès aux dernières élections législatives, il se croyait sur le point de se saisir du pouvoir communal dans les grandes villes ce qui, dans un pays, où l'autonomie communale est très grande, est fort important : il n'en a rien été. C'est tout juste s'il conserve ses positions antérieures.

Certes les conservateurs qui annoncent déjà la fin du socialisme international se leurrent étrangement, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là toute une série de symptômes qui démontrent que le parti traverse une crise redoutable.

Cette crise, d'ailleurs, toutes les grandes disciplines politiques, morales et religieuses qui se disputaient le monde avant la guerre, tout en y maintenant une sorte d'équilibre instable, la connaissent plus ou moins, mais c'est le socialisme qui est le plus atteint.

Il y a beaucoup d'éléments contradictoires ou du moins disparates dans le socialisme. C'est une église qui a engendré nombre d'hérésies, ce qui d'ailleurs est peut-être un signe de vitalité. Tout au fond et à l'origine, on trouve l'éternelle revendication plus ou moins mystique plus ou moins rationnelle des classes laborieuses et pro-